L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 2 MAI 1886.

NECROLOGIE.

Mort de M. Mark F. Bigney.

Le mort a ses surprises. Il y a bien peu de temps encore, notre estimé confrère, M. Mark F. Bigney, avait toute l'apparence d'un homme destiné à fournir longue carrière. Sa vigoureuse constitution semblait défier le temps; personne, en le voyant, ne lui aurait donné les soixante-neuf ans qu'il avait effectivement.

Sa robustesse, la régularité, la sobriété de sa vie ne l'ont cependant point défendu contre la maladie. Celle-ci s'est emparée de lui, et en bien peu de temps elle l'a terrassé.

Cette mort si soudaine est de celles qu'il faut déplorer. Au cours des polémiques que suscite inévitablement la carrière du journalisme, M. Bigney eut sans doute et souvent des adversaires, mais jamais un ennemi. Chez lui l'écorce était un peu rude ; il était mal fait peut-être aux manières élégantes, mais le cœur était bon, la nature généreuse, droite.

Avant de se lancer dans la voie militante du journaliste, M. Bigney s'était très ardemment occupé de poésie; et quelques unes de ses productions dans ce genre ont de la valeur. Elles contiennent des pensées et des formes qu'on ne lui eût jamais attribuées, à en juger par les apparences.

Comme journaliste, ses états de service sont fort honorables et datent de très loin. Il est un des vétérans les plus connus de notre presse américaine; et tout le long de sa carrière d'écrivain, il eût une précieuse qualité, un trait dominant : l'énergie.

De cette énergie il multiplia les preuves dans les diverses feuilles auxquelles il fut attaché. Citons parmi celles-ci le *Lire Oak*, de Jefferson City ; le *Mirror*, de Galveston ; le *True Delta*, le *Picayune*, le *Republican*, le *Times* et enfin le *City Item*, dont il était le rédacteur en chef, quand la mort l'a enlevé.

Le père de M. Bigney, descendant d'une famille française huguenote, se nommait, nous dit-on, D'Aubigné; et ce fut dans la Nouvelle-Ecosse, où celui-ci émigra, que ce nom fut changé en celui de Bigney.

Nous ne saurions dire s'il se réclamait de la vieille famille des D'Aubigné, dont le membre le plus célèbre fut ce rude huguenot, Agrippa D'Aubigné, l'écuyer et l'ami du roi de Navarre; qui ne craignait pas de reprocher parfois son abjuration au roi Henri IV, et qui ne pensait pas, lui, que Paris valût une messe.

La mère de M. Bigney était née dans le Connecticut, d'origine écossaise. Depuis longtemps la Louisiane était devenue le pays d'adoption de M. Bigney ; et nous avons toute raison de penser qu'il l'aimait sincèrement.

Esprit pratique, il avait une longue expérience du journalisme, dans ses aspects multiples. Le *City Item* perd en lui un rédacteur en chef d'une valeur réelle sous tous les rapports.

Notre presse entière a rendu hommage, a donné des regrets à ce confrère. On peut reconnaître des âpretés, des aspérités dans ce caractère; mais on ne saurait se défendre de l'estimer. C'est un vaillant travailleur, un tenace lutteur de moins.

Le Concert de Mlle Amélie Buck.

Nous sommes en plein courant de concerts, et parmi ceux là nous aimons à recommander celui de Mlle Amélie Buck, une louisianaise et une promesse d'artiste.

Connaître cette jeune fille, c'est l'aimer, et ce fait explique l'initiative toute flatteuse qu'ont prise les personnes de son cercle. Celles-ci ont pu suivre les progrès de Mlle Buck ; elles savent que déjà elle a fait bon chemin sur la voie de l'art, et c'est afin de lui permettre d'y continuer sa marche, de parfaire son éducation musicale déjà avancée, qu'elles ont voulu organiser la soirée dont nous nous occupons. Elle sera brillante.

Ceux qui ont entendu Mlle Buck, savent qu'il y a en elle un tempérament artistique, nous croyons facilement pour notre part. Elle appartient en effet à une famille où les intelligences d'élite nesont pas rares. L'une de ses proches parentes, Mme Alouzo Morphy, était une musicienne de la plus haute distinction; nous connaissons d'elle des compositions lyriques qui, si elles eussent été publiées, mises à la scène, y auraient été assurément remarquées.

C'est la première fois que la jeune pianiste va paraître devant notre public ; et si nous en jugeons bien, ce début lui sera une aide des plus sérieuses, des plus flatteuses aussi. On a cordialement répondu à son appel; les billets de son concert se placent rapidement, en grand nombre, et elle aura, en cette occasion, la bonne fortune d'être entourée d'artistes et d'amateurs de premier rang.

C'est à la date de mercredi prochain, 5 mai, qu'est fixée la soirée de la charmante débutante ; et tout paraît indiquer que, ce jour-là, ce ne sera pas trop du rez-de-chaussée et de la galerie du Grunewald Hall pour contenir l'auditoire accouru à son appel.

Voici un aperçu du programme de ce concert vocal et instrumental : Pour la partie instrumentale, *L'orage*, de Steibell, par Mlle Amélie Buck ; Duo sur des motifs des *Huguenots*, par Mlles Amélie et Mina Buck ; Fantaisie sur *Le Bal Masqué*, Verdi, solo de violon par M. Mark Kaiser.

Partie vocale ; morceau de *Rigoletto*, par Mme. James Nott ; *L'Ave Maria*, de Gounod, accompagné par MM. Kaiser et Eckert, chanté par Mme James Nott; Cavatine des *Huguenots*, par Mlle Lila Moore ; Air des Bijoux, de *Faust*, par Mlle Warner ; morceau des *Noces de Figaro*, par M. Van Haiflen ; Cavatine de *La Juive* et *Ninon*, par M. A. Sybrandt.

On commencera à huit heures.

Nos meilleurs souhaits à la débutante.

Concert de Mme Rosa Labarre.

Le temps ne nous est pas laissé de parler, dans le numéro de ce jour, de la soirée vocale et instrumentale offerte hier à Mme Rosa Labarre. Nous nous bornons cette fois à écrire que le succès a été complet devant un auditoire de choix et fort nombreux. Nous tâcherons d'en publier mardi un compte-rendu.

Festival d'Elèves.

M. William Rolling qui par son zèle, l'amour consciencieux de l'art et son mérite, a su vite se conquérir une place distinguée sur la voie, bien obstruée cependant, du professorat, donnera, jeudi prochain, sa soirée annuelle à la Salle Grunewald.

Cette soirée est avant tout dédiée aux familles qui confient leurs enfants au jeune professeur. C'est donc une fête mignonne, qui présente toujours beaucoup d'intérêt, et dont les billets sont aussi en grande demande.

Nous n'en avons point encore les détails, le programme; mais à en juger par les années précédentes, nous sommes certain qu'il y aura succès pour nombre de jeunes Elèves, et qu'une fois de plus les résultats diront que l'artiste dont nous venons d'écrire le nom, et qui continue son père, mérite amplement la confiance dont on l'honore.

Ces résultats nous les avons fréquemment constatés; et nous nous en sommes d'autant moins étonné que nous savons comment procède M. William Rolling. Il n'est pas seulement servi par ses connaissances, par son expérience de l'enseignement : il apporte aussi dans ses leçons cette affection si précieuse aux yeux de l'élève, qui fait du maître un ami en même temps qu'un guide.

Là est une des causes de la sympathie que lui témoignent tous ceux dont il prend charge ; là une des raisons pour lesquelles sa clientèle va sans cesse grossissant.

Il peut, à coup sûr, se passer de nos éloges ; et si nous les lui adressons ici, c'est que nous avons pour sa personne une affectueuse estime, et que nous savons aussi, en agissant ainsi, aller au devant du désir de ceux dont il fait l'éducation musicale.

Donc nous attendons avec confiance cette nouvelle soirée musicale, et nous saurons l'occasion d'y revenir.

A la Salle de l'Union Française.

L'étranger qui, vendredi soir, dès sept heures, serait passé devant l'édifice de l'Union Française, aurait certainement pensé que c'était là un théâtre et que quelque représentation de gala s'y donnait. En effet, les voitures y stationnaient en bon nombre, et une foule compacte, composée de dames dans sa plus grande partie, se tenait devant les portes encore fermées, faisait queue enfin.

On attendait l'ouverture avec cette impatience, toute féminine que vous savez, n'est-ce pas? C'était à qui voulait pénétrer, la première, dans la Salle de l'Union Française et s'y faire bon gîte.

Et, en effet, quand Sésame se fut ouverte, il faisait beau voir comme on se disputait chaque pouce de terrain. On eut dit l'une de ces brillantes matinées d'antan, où tout un monde de dames assiégeait, dès la première heure, les abords de l'Opéra, afin d'entendre quelqu'éminent artiste lyrique.

Cependant il ne s'agissait cette fois que de l'une de ces modestes soirées musicales, où un professeur fait défiler devant un auditoire choisi, et comme au prospectus vivant, les sujets composant sa classe, sa clientèle, afin que, par les résultats obtenus, on puisse juger sainement de sa valeur. C'était la fête musicale — bout de l'an—des Elèves de Mme Charles Boudousquié. Seulement les demandes de billets s'étaient multipliées tant et tant, on y avait répondu avec une telle grâce, qu'il devenait évident que le contenu allait être plus considérable que le contenant.

De là l'empressement de celles qui, dès sept heures, faisaient queue, ainsi que je viens de l'écrire fort véridiquement. Et bien leur en a pris ; eu peu de temps elles voyaient tous les fauteuils envahis, salle pleine; et même un grand nombre de dames et jeunes filles debout, à la grande gêne des masculins assis, et jouant à miracle le regard vague, le regard perdu ; pour ne pas tomber sur quelques sollicitations auxquelles il n'y aurait pas moyen de résister.

Vous le connaissez bien, n'est-il pas vrai, ce regard qui ne manque pas de comique? Celui que les dévots intermittents et calculateurs esquissent, improvisent habilement, à la minute où la hallebarde du Suisse, sonnant sur les dalles de l'Eglise, annonce que le père quêteur approche, menace. Pieux quart d'heure de Rabelais, fréquemment esquivé, mes frères!

Un concert semblable à celui que donnaient, vendredi, les Elèves de Mme Boudousquié, équivaut à une distribution de prix pour les pensionnaires et les externes d'une Institution.

Avec cette différence néanmoins qu'à pareille fête c'est le public lui-même qui décerne les prix; qui décide des lauréats, et leur manifeste sa satisfaction, par son guêe, où toutes travaillent avec un zèle égal, infatigable, et ont, entr'autres premières aspirations, celle de faire plaisir et honneur à l'artiste supérieure qu'elles ont choisie pour guide et qui leur montre si bien les chemins à prendre.

Mieux vaut écrire, j'imagine, qu'elles ont chacune jour la preuve de l'excellence de leur choix. Leurs progrès, le développement de leur goût, de leur sentiment musical, le leur disent sans cesse, à ne s'y point tromper. Les chaudes et sincères manifestations du public de vendredi soir ont été la plus flatteuse sanction qu'elles pussent ambitionner.

Ce public, distingué à tous égards, il faut bien noter ce trait, ce public leur a témoigné, infiniment mieux que je ne le pourrais faire, que Mme Boudousquié leur a bien montré la voie qu'elle-même suivit invariablement avec succès sur la scène, au concert, et dont la connaissance entière lui vaut d'être un professeur de premier rang.

Oui, en vérité, c'est un très vif succès que ce concert de vendredi ; longtemps durera l'impression qu'il a laissée.

Mme Boudousquié a le bonheur de compter parmi ses Elèves de nombreuses jolies voix ; et croyez-le, si c'est là pour un professeur un plaisir très réel, c'est aussi une responsabilité fort pesante.

Songez-y ; il lui faut non pas seulement posséder l'art du chant, mais aussi connaître l'hygiène des cordes vocales, si l'on me permet l'expression. Si les excès nuisent à la santé, les exagérations, en matière de chant, nuisent aussi à la voix.

Les cordes vocales sont d'une inquiétante fragilité ; le traitement en exige les soins les plus minutieux, la vigilance la plus constante. Il s'agit et de développer chaque corde de l'instrument, afin d'obtenir mitié, égalité, homogénéité, et d'arriver à l'éclat, à l'intensité, qui permettre jamais pourtant ces efforts surmenés, outrés, grâce, auxquels une voix se brise comme verre, en un instant. J'ai eu le triste privilège d'être témoin de pareil accident ; j'ai vu, j'ai entendu plutôt, en scène, au plein feu de la rampe, les cordes d'un instrument se rompre, sous la poussée d'un artiste, égaré, affolé par le succès, et qui, afin d'arriver au volume, au cri, faisait violence à sa nature.

Mme Boudousquié ne connaît pas cet empirisme.

Je l'ai déjà écrit, et je le répète, ses Elèves ne cherchent point à abuser du son ; parler cette langue idéale, qu'on nomme la musique, telle est leur aspiration.

Si elles s'occupent et se préoccupent du mécanisme, de la virtuosité—élément qu'il faut absolument posséder—, d'ailleurs—elles suivent dans son entier la vie de leur maîtresse, et donnent la priorité à ce chant, grâce auquel l'âme passe dans la phrase musicale; ce chant qui possède l'exécutant, l'absorbe dans la pensée de l'auteur, et entraîne dans son émotion tout public intelligent, avant la notion, limitée, l'amour de l'art.

Oui, je les suivais attentivement toutes, avec le même soin, la même minutie, et je me plaisais à constater qu'aucune porte de l'école du cri n'ouvrait, cette fois, sur la Salle de l'Union Française. J'entendais phraser, nuancer ; et si de ci de là, la chanteuse, animée par les bravos, par le succès, forçait un peu la note, du moins jamais je ne me suis heurté à une exagération systématique chez aucune ; jamais je n'ai rencontré ces tenues interminables, malsaines, où la voix arrive aux enflements à outrance, bruyants, plus que je ne saurais dire, mais sans aucune signification musicale.

Les Elèves que je viens d'entendre recherchent l'expression, et, ce qui vaut mieux, ils la trouvent souvent, juste, communicative.

Il en est quelques-unes qui déjà ont un mérite réel ; que l'on ne peut écouter sans être très sincèrement ému, sans leur reconnaître un sens musical élevé. Elles savent les finesses du stylo ; et cet acquis, servi par leur tempérament, leur vaut des phrases dites, développées avec pureté, d'une façon jeune, émouvante.

Celle-ci manie gracieusement ces artistiques bibelots du chant qu'on nomme les vocalises; celle-là dit avec esprit, avec finesse ; cette autre pose la phrase, ample, large, la dramatise avec des lignes vigoureuses et du coloris brillant aussi ; cette autre enfin prête au chant son caractère poétique, rêveur.

Il y a là des degrés à coup sûr ; degrés que je ne préciserai point, je le répète. A telle ou telle on pourrait reprocher peut-être, en cherchant bien, de ne pas assez soigner son articulation; de pécher quelque peu par l'émission ; de ne pas donner toute la portée qu'ont réellement ses cordes vocales, de les contracter parfois, ou les amoindrir en leur prêtant un je ne sais quoi de guttural ; mais ce sont là défectuosités rares, passagères, qu'un peu d'attention corrigera.

A côté des solistes on a très chaleureusement applaudi aussi la partie chorale. C'est que l'exécution en a été toute bonne, et parfois distinguée. Il faut citer surtout, et louer chaudement la façon dont ont été chantés, dits, le chœur dialogué de *La Reine de Saba* (Juives et Sabéennes) de Gounod, et le chœur des Fileuses, du *Chevalier Jean*, de Victorin Joncières.

Dans ces deux morceaux, de la vie, des nuances, du brio.

En somme, soirée excellente qui m'a procuré pour ma part, le plaisir d'entendre une foule de plus jeunes Elèves remarquables, dans un aimable concert que jalouseraient bien des artistes. L'une des plus charmantes manquait au groupe cependant. C'est grand dommage ; elle aurait si bien tenu sa place dans ce gracieux tableau.

Mme G. D'Aquin, qui avait bien voulu se joindre aux Elèves de Mme Boudousquié, son professeur aussi, a chanté, dans un excellent sentiment, une page, à facture très frappante, originale, d'un profond rêve : l'air de l'Infante, l'Alleluia du *Cid*, de Massenet.

Mlles Anna Bouligny et Aurore Commagère, avec lesquelles alternait Mme Boudousquié, tenaient le piano. C'est sous dire que l'accompagnement était en bonnes mains.

Je n'ai pas cru devoir détailler chacun des numéros de ce Concert, mais je dois à celes qui y ont pris part—solistes et choristes—de les citer toutes. En voici les noms ; les italiques désignant les solistes :

Mmes *Jeanne O. Crosby, Maurice Bière*, Mlles Julie Audry, *Eugénie Limongi*, Alice Baldwin, Ellen Hardie, Jeanne Reynès, M Wiedenburg, Edwards, Courtin, Pétors, Elise Garcia, M. Barnett, Marie Roux, Marie Delvaille, *Lisette Delvaille, Corinne Castellanos*, Laure Castellanos, Elise Philips, Coralie Ducros, *Louise Théard, Aurélie Moreno*, Matilda Guesnard, *Régina Frémaux*, Berthe Ricaut Clara Flash, Matilde Brugière.

Je ne saurais mieux finir que par cette énumération.

L. PLACIDE CANONGE.

SOCIÉTÉ STE. CÉCILE. — La Société Musicale de Ste. Cécile a depuis longtemps déjà fait ses preuves à la Nouvelle-Orléans. Elle annonce pour après demain, mai, son cinquième Concert au Grunewald Hall. On peut s'attendre à un programme bien choisi et exécuté avec distinction.

On commencera à sept heures et demie.

MUSIQUE.—Nos remerciements à M. Louis Grunewald, 127 rue du Canal, auquel nous devons l'envoi de deux intéressantes compositions nouvelles : *Good Hope*, mazurka de Louis V. Eckert, et *Sweetheart and Wives*, romance; paroles de N. G. Travers, musique de E. J. Symons.

Le "Battalion Washington Artillery" donnera vendredi prochain un Concert-promenade et un Bal d'enfants complimentaires. Vous savez comment ce corps d'élite fait les choses ; sa fête de cette année promet de laisser les précédentes dans l'ombre. Si le Bataillon montre les dents quand il vous dit, par son écusson : *Try us !* il sait aussi admirablement recevoir ses invités; et tous ceux de vendredi prochain appartiendront à notre meilleur monde.

THÉATRE FRANÇAIS. — Aujourd'hui, en matinée et en soirée, les deux dernières représentations de la troupe Davene et de la troupe de Capitola Forrest. Gymnastes et comiques qui composent un spectacle des plus variés, des plus attrayants.

Demain, début de la Compagnie Denier, dans *Humpty Dumpty*.

MUSÉE-THÉATRE.—Nous appelons l'attention sur le programme du Musée-Théâtre ; jamais il ne fut plus riche au cours de cette saison.

Pour la somme de dix cents on passera là une heure vraiment charmante. M. Robinson mérite pleinement la vogue dont il jouit.

BATAILLE DE PARIS.—C'est définitivement aujourd'hui que se ferme le Panorama de la Dernière Bataille de Paris, par Philippoteaux ; une œuvre qui restera et fait honneur à la belle école française.

Nous rappelons que le prix d'entrée a été réduit à 25 cents. Enfants, 15 cents.

Eh bien ! jeunes filles amateurs, à juger, à classer par le critique, sont aussi papillons suprêmement difficiles à manier. Je ne tenterai pas l'œuvre ; je craindrais que ma main trop lourde ne remplit mal son office ; et déjà j'entends d'ici les protestations, très légitimes sans doute, qui s'élèveraient contre moi.

Je me sauve donc bien vite de ce péril.

A quoi bon, d'ailleurs, essayer d'établir cette échelle de mérite, alors qu'il s'agit d'une classe, d'une classe distin-

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nlle-Orléans, 1er mai 1886, 2 p. m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

Atlanta	60	Nashville, Tenn	65
Augusta, Geo	71	Pittsburg, Pa	64
Savannah, Geo	69	Cairo, Ill	67
Mobile, Ala	67	Davenport, Iowa	58
Montgomery, Ala	67	Dubuque, Iowa	—
Vicksburg, Miss	68	Keokuk, Iowa	65
Galveston, Tex	74	La Crosse, Wis	65
Indianola, Tex	75	St-Louis, Mo	70
Shreveport, La	65	St-Paul, Minn	67
Corsicana, Tex	—	Leavenworth, Kan	69
Chattanooga, Tenn	65	Omaha, Neb	67
Cincinnati, O	59	Yankton, D. T	70
Louisville, Ky	63	Key West, Fla	77
Memphis, Tenn	70	Nlle-Orléans, La	73

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Samuel Joseph à Mlle Mary Williams.
Mons. Adolf Rohrbacher à Mme Veuve Elizabeth Foster.
George N. Fischer à Mlle Mathilde H. Capiton.
F. George Tyrolf à Mlle Elizabeth Hoffman.
Edouard Leclerc à Mlle Z. Matilda Lozes.
Joseph Bulesson à Mlle Mary E. Rondes.
Charley Henry Odendahl à Mlle Aurelia M. Aikien.

Naissances.

Mme George Schneider, une fille.
Mme John M. Brennan, une fille.
Mme Peter Wallace Mars un garçon.
Mme Edward Bell, une fille.
Mme John Ullrich, une fille.
Mme Abraham Luria, un garçon.
Mme Ludwig Keppler, une fille.
Mme James Burley, une fille.
Mme Dabney C. Gillespie, une fille.
Mme Ernest Demouruelle, un garçon.

Décès.

Edward Bondy, 54 ans, 66 rue Nord Broad.
Jacob Miller, 73 ans, coin Mandeville et Romain.
Mme Catherine Meyer, 65 ans, rue Claiborne près Musique.
Mme Camille Bernard, 74 ans, 89 rue Désiré.
Mme Mary Dooley, 60 ans, 198 rue Sud Franklin.
John M. Ruppert, 18 ans, 34 rue Annonciation.
Mme Veuve Euphemie McLeod, 73 ans, 153 rue Calliope.
Mme Veuve Catherine Everett, 74 ans, 46 rue Music.
Peter W. Blake, 18 ans, coin Louisa et Chartres.
John McDonald, 6 mois, 336 rue Annonciation.
Ellen A. Frederick, 6 mois, 10 rue Delachaise.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations :

Filippo Ciafalo à P. Gallagher, un terrain dans le 3me district, dans l'Filet borné par les rues Bourgogne, Clonet, Louisa et Dauphine.....$820

R. B. Pleasant, Marshal des Etats-Unis à M. Alfred Grima pour le compte de Charles E. Staub, un lot de terre avec bâtisses dans le 1er district, dans l'Filet borné par les rues Robin, Constance, Race et Annonciation.....$3,700

Mme Veuve Ann Kiley à Arthur McAuley, un certain lot ou portion de terre dans le 1er district, dans l'Filet borné par les rues Tchoupitoulas, Nouvelle Levée, Race et Orange.....$1500

Mme veuve Ann Kiley à Mme Margaret Kleinoehle, veuve de Charles Kleinoehle, un terrain dans le 4me district, dans l'Filet borné par les rues Rousseau, Jackson, Joséphine et Tchoupitoulas.....$2000

Pierre Auguste Marrec à Pierre Placide Marmiche, un lot de terre situé dans le 2me district, dans l'Filet borné par les rues Decatur, Quartier, Chartres et Hôpital.....$1,200

Séraphine Block à Jules Dreyfus, deux terrains dans le 1er district, dans l'Filet borné par les rues Baronne, Calliope et Delord.....$10,000

Chas. Clinton à Wm. H. Hofinger, un lot de terre dans le 4me district, dans l'Filet borné par les rues St. Patrick, St. David Bloomingdale et l'Avenue Henry Clay.....$5975

Geo. Pierre à Geo. M. Siebel, un terrain dans le 2me district, dans l'Filet borné par les rues S. Philippe, Ursulines, Tonti et Rocheblave.....$1,000

Cour de Circuit des Etats-Unis.—Présidence du juge Billings — Le Gouvernement des Etats-Unis accuse Reuben T. Wheeler et R. H. Isabelle d'avoir voulu le frauder en les réclamant des pensions auxquelles ils n'avaient pas droit. Les prévenus ont protesté de leur innocence.

Dans l'affaire de l'Etat du Missouri contre la Compagnie d'assurances du Pape, le *rule* qui autorise l'audition de témoignages en faveur de la défenderesse a été déclaré absolu.

Cour civile de district. — Mme Vve H. Bausset actionne M. et Mme L. Weiser en recouvrement d'une somme au-dessous de $1000.

Les biens de la défunte Louisa d'Aquin sont évalués à $8,470.19 ; ceux de feu Herman Berlioga, à $500 ; ceux de feu Frank W. Baker, à $743.50.

Benjamin S. Story vs. James Hagan.—Jugement affirmatif.

McLean et al. vs. Le Maire et la Ville de la Nouvelle-Orléans.—Mandamus rendu péremptoire, et l'administration mise en demeure de lever une taxe pour le paiement de jugements s'élevant au de là de $100.

Cour Criminelle. — Section B., juge Baker.—Lendon Baptiste, homme de couleur, trouvé coupable de blessure sur la personne de Paul Benner, a été condamné hier, à 6 mois de réclusion.

John Revere et Dave Reagan, gens de sac et de corde, pour blessure sur la personne de J. F. Alexander, ont été envoyés au pénitencier, y subir une année de chaînes.

Une nouvelle audition de cause a été refusée à John Revere.

Susane Martin, accusée d'actes de violence ; Placide Etienne, de blessure, ont nié leur culpabilité.

Cour du recorder Burthe—. John Williams; bris de paix : $250 de cautionnement.

F. L. Jones, pour s'être endormi sur la voie publique, a payé $10 d'amende.

Une plainte de larcin est déposé contre John Parker ; elle a fourni un cautionnement de $250 pour jouir de sa liberté jusqu'à sa citation en cour.

Un voleur laborieux. — Une scène curieuse s'est produite hier, à la cour criminelle. Un individu du nom de Louis Bellanger venait de faire l'aveu d'une foule de larcins. On l'accusait : un vol à la poche, un vol à l'étalage, un vol et le juge Roman le condamnait à huit mois de détention à la prison de paroisse, lorsqu'il l'interrompit pour le prier instamment de l'envoyer plutôt au Pénitencier. Il assura au magistrat qu'il préférait la vie active, mouvementée des forçats, à l'oisiveté des prisonniers de la ville. La prière fut écoutée, et le sherif reçut l'ordre de conduire le jeune marin belge à Baton Rouge.

Une sirène.—Une sirène répondant au nom de Julie Parker a amoré hier, dans sa Caprée, rue Dauphine, 108, le sieur Martin Henderson, et lui a trouvé nés les poches. La police a répondu à l'appel de l'enginé, mais trop tard pour s'emparer de la charmeresse qui avait fui. La victime de cette aventure galante rafle pleure ses dollars et regrette plus encore, paraît-il, l'élyseen, qui, fermé l'oreille aux accents du joli monstre.

Echos de l'Hôtel de Ville.—

A la dernière séance du Bureau de liquidation de la Dette de ville, il a été dit un mot flatteur de M. John Phelps dont la mort récente a causé de vifs regrets dans les cercles financiers et commerciaux de la ville.

M. B. M. Walmsley a été nommé du Bureau en remplacement du défunt.

Les taxes perçues hier et le jour précédent se sont élevées à $3,385 70 ; les licences, à $1,105.

Il appert du rapport du surintendant du télégraphe, qu'il y a eu le mois dernier, 14 alarmes d'incendie transmises, 4 incendies, un canot par explosion de lampe, un Pouvre d'un incendiaire, douze dont l'origine n'est pas sûre.

A la maison de refuge il y a 65 pensionnaires, 12 de la race blanche et 52 de la race noire.

L'administration a fait inhumer à ses frais, durant le mois, 12 personnes mortes dans la plus cruelle misère.

Condamnations.—Trois condamnations ont été prononcées hier : celle de la femme Eugénie Le Clerc, également connue sous le nom de Mme Bellas, et celles de John H. Audemorte et d'Erasme Shepherd.

La femme vient d'être trouvée coupable, à la cour criminelle présidée par le juge Roman, d'avoir attenté aux jours de M. Prosper A. Guellouard, de sa femme et de ses enfants en les empoisonnant. Elle est resté froide, impassible lorsque le magistrat lui a dit qu'elle entrerait au Pénitencier pour n'en jamais sortir, que sa réclusion serait perpétuelle.

Les deux hommes ont comparu devant le juge Billings, de la cour fédérale. Eux, nous l'avons déjà dit, ont détourné des fonds à leur profit. Ils ont été condamnés l'un et l'autre à $10,000 d'amende et à deux années d'emprisonnement.

Paragraphes—A trois heures 30, hier matin, un agent de la sûreté, Marks Finau, a fait essuyer deux coups de feu à des individus qui essayaient de voler des sacs de sel laissés sur le trottoir à l'angle des rues Peters et Canal.

—Les effets mobiliers et immobiliers laissés par Kasper Auch, décédé récemment, sont évalués à $175,153 33. MM Singleton, Browne et Choate, avocats des églises presbytériennes, ont sollicité hier l'intervention des tribunaux pour faire les legs que réclament leurs clientes.

De la croissance, en poids et en taille, des enfants. — Un nouveau métal.— Influence de la hauteur de la mèche d'une lampe sur la dépense en huile. — Un préjugé.—L'intelligence et le poids du cerveau—Le cerveau de Gambetta.—Une armée mécanique.—Les machines dans l'isthme de Panama.

M. Malling Hansen, directeur de l'Institution des sourds-muets, à Copenhague, a recherché comment croissaient en poids et en taille les enfants. Il a pesé ses 130 élèves quatre fois par jour pendant trois ans et il les a mesurés une fois par vingt-quatre heures. D'après ses observations, la croissance ne se fait pas régulièrement et progressivement, mais par étapes séparées par des repos. De même le poids n'augmente que par périodes après intervalles d'équilibre. Enfin, quand le poids grandit, la taille reste stationnaire, et réciproquement.

Le poids atteint son maximum en septembre ; il paraît y avoir sensiblement équilibre de décembre en avril. Le maximum de croissance de la taille correspond au minimum d'augmentation de poids. Les forces vitales ne travaillent pas des deux côtés à la fois. Pendant l'automne et le commencement de l'hiver, l'enfant accumule du poids, mais sa taille reste stationnaire ; au commencement de l'été le poids demeure presque sans changement, mais l'enfant pousse en hauteur comme les arbres.

Selon M. Hansen, le corps humain présenterait les mêmes périodes d'activité et d'arrêt que les plantes. Il a, en effet, étendu ses mensurations aux arbres qui poussent dans le jardin de l'Institution, et il s'est assuré que les végétaux sont aussi soumis à une période d'augmentations en largeur et de croissance en hauteur avec temps d'arrêt. Seulement il n'y a pas parallélisme absolu entre l'animal et le végétal. En avril et mai, l'arbre allonge ses branches et son épaisseur ne change pas ; à partir de juin jusqu'en juillet, c'est le tronc qui absorbe à son profit la nourriture des branches. Mais, en somme, il y a toujours, quelques oscillations secondaires et passagères ; en général le poids monte après une élévation de la température pour reprendre son état d'équilibre.

Ces résultats ne s'accordent pas complètement avec ceux qu'ont trouvés d'autres observateurs, notamment R. Miller, médecin de la prison de West-Riding, qui de 1844 à 1857 a pesé 4,000 détenus. Miller trouve que le poids augmente des les premiers mois d'été et faible en hiver. Le poids moyen des ses admirateurs. Ceci prouve une fois de plus que le poids du cerveau et l'intelligence font deux. C'est une question de qualité et non de quantité, une question de qualité de la cellule nerveuse et de complexité des circonvolutions. M. Mathias Duval, dans la séance du 18 mars de la Société d'anthropologie, a montré combien était développée chez Gambetta la troisième circonvolution frontale ; cette circonvolution est très réduite dans les cerveaux de sujets peu intelligents. Dans le cerveau de Gambetta, le développement de cette circonvolution est remarquable ; le cap se trouve dédoublé. Broca savait donc pas tort en faisant de la troisième circonvolution frontale le siége de la parole.

Notre collaborateur, M. G. de Molinari, correspondant de l'Institut, qui parcourt en ce moment le Centre-Amérique, disait dernièrement dans une des lettres remarquables qu'il consacre aux travaux de Panama que les machines accumulées dans l'isthme faisaient au moins le travail d'une armée de 500,000 hommes. Nous sommes loin aujourd'hui, grâce aux progrès de l'art de l'ingénieur, du bon temps où le Pharaon Chéops était obligé d'employer 30,000 hommes pendant trente ans pour élever la grande Pyramide d'Egypte.

Il est facile de justifier par quelques chiffres l'évaluation de M. de Molinari. En travail courant, on peut dire qu'il faut dix hommes pour accomplir la besogne d'un cheval vapeur. Or, nous pouvons spécifier comme il suit le matériel en ce moment dans l'isthme en cours de construction ou d'expédition :

	Chev. vapeur.
200 locomotives surcomprimées	10,200
60 locomotives américaines	4,800
8 locomotives de 3 tonnes 1/2	80
105 excavateurs européens	5,040
11 excavateurs américains	275
4 dragues de 60 chevaux	240
22 dragues de 180 chevaux	3,960
3 dragues marines	1,800
7 dragues américaines	2,100
10 stoqueurs	3,000
4 débarquements flottants	240
22 transporteurs	700
97 locomobiles	970
34 machines demi-fixes	2,720
500 grues à vapeur	16,000
28 grands rouleaux	2,800
1 ponton bigue	95
144 pompes à vapeur	150
Total	57,400

57,400 chevaux-vapeur! soit 574,000 hommes de fer et d'acier. Sans compter les hommes en chair et en os! Quel effort et quelle manifestation écrasante de la puissance humaine!

HENRI DE PARVILLE.

(Dans le *Journal des Debats* du 9 avril.)

Dernier écho de la Mi-Carême à Paris.

Une blanchisseuse en goguette et en costume masculin est arrêtée pour cause de bagarre nocturne. Elle passe la nuit au violon.

Le lendemain, avant de l'envoyer chez le commissaire, le chef de poste rédige son rapport : "Voici dans quelles circonstances j'ai dû faire arrêter ce perturbateur..."

La blanchisseuse proteste :

—Par exemple!.. Moi !.. Une mère de famille !

L'honnête sergent rectifie "...J'ai fait arrêter cette mère turbateur."

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

TRANSMISES A L'ABEILLE.

FRANCE.

Le différend Greco-Turc.

Paris, 1er mai—Des dépêches reçues d'Athènes, Grèce, en cette ville, rapportent que le premier ministre Delyannis, au cours d'une entrevue avec le comte de Mouy, ministre de France, a protesté contre le langage qui lui a été attribué, dans des rapports envoyés à l'étranger, relativement à sa réponse à la députation athénienne et à sa circulaire aux Préfets grecs.

On prétend que dans cette réponse et sa circulaire il base son hésitation à se conformer à la requête des Puissances sur une entente antérieure avec la France.

M. Delyannis dit que ces rapports peuvent être mal interprétés et, pourraient alors avoir des conséquences sérieuses. Il ne avoir, dans aucune de ces occasions, fait mention de médiation française.

M. Delyannis a confirmé la nouvelle annonçant la détermination de son gouvernement de désarmer sous peu. Dès que le différend avec la Turquie sera réglé, a ajouté le premier ministre, la Grèce licenciera aussi les réserves. Celle-ci a pris les dispositions nécessaires pour prévenir tous troubles qui pourraient surgir à la suite de cette décision.

D'autres dépêches annoncent que les ministres étrangers à Athènes pensent que les Puissances recevront favorablement la réponse de la Grèce à leur ultimatum.

Revue française.

Paris, mai 1—Le trois pour cent est coté à 82 francs 15 centimes.

La réponse de la Grèce rejetée—North German Gazette.

Londres, 1er mai—Une dépêche de Berlin au journal Standard annonce : Les Puissances ont rejeté la réponse de la Grèce à l'ultimatum, et insistent sur un désarmement sans conditions.

La flotte est prête à agir.

Le North German Gazette écrit que les dernières nouvelles reçues n'améliorairent pas la situation à Athènes.

Le gouvernement officiel déclarent que si l'Europe persiste à exiger une soumission humiliante, la Grèce perdra patience et la situation deviendra critique.

Le journal Dublin Nation.

Londres, 1er mai—Le journal Dublin Nation, organe du lord maire, écrit que la nouvelle annonçant que les dynamiteurs Irlandais-Américains continueront à traquer l'Angleterre, à moins qu'on n'obtienne une séparation absolue de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, est dénuée de fondement.

Les bills de M. Gladstone, ajoute la même feuille, signifient la paix pour les Irlandais dans le monde entier.

Incendies.

Vienne, 1er mai—Un autre village et deux villes ont été incendiés en Gallicie.

Des nouvelles ont été reçues annonçant qu'il y a eu plusieurs conflagrations en Bohême.

La ville de Friedland, en Moravie, a été presque entièrement détruite par un incendie. Dix hommes ont péri dans les flammes.

La ville de Dobrowloney, à Chyrow, a été aussi la proie des flammes.

Un individu a été surpris mettant le feu à une batisse à Chyrow.

Le prince Bismarck.

Berlin, mai 1—Le prince Bismarck a présenté un bill au Bundesrath, pour augmenter les droits sur les spiritueux.

La lo tendant à supprimer le "Polandisme" abolit les régiments polonais dans l'armée allemande. Conformément aux clauses de la loi, les recrues polonaises seront enrôlées dorénavant dans différents régiments prussiens.